

Sarah Cohen-Scali

PHOBIE

Direction éditoriale : Paola Grieco
Conception graphique : Jeanne Mutrel et Tiphaine Rautureau
Recherche iconographique : Floria Guiheneuf
Maquette et relecture éditoriale : Caroline Merceron
Correction : Romain Allais et Maud Bataille

WWW.GULFSTREAM.FR

Couverture : Mike Dobel / Arcangel Images
© Gulf stream éditeur, Nantes, 2017

ISBN : 978-2-35488-459-8

Gulf stream éditeur

Sarah Cohen-Scali

PHOBIE

ELECTROGENE
THRILLER

Pour Marie-Lou

*Parce que tu fus la première à me dire, (je cite) :
« Ça fiche la trouille, ton truc ! »,
un jour où je te racontais le synopsis de ce roman et que,
assaillie de doutes, j'étais prête à en abandonner l'écriture.*

PROLOGUE

Les yeux grands ouverts dans l'obscurité. Écarquillés jusqu'à en avoir mal aux paupières. Fixés sur le placard... Quelque chose à l'intérieur.

La porte du placard. Elle bouge. Tout doucement. Centimètre par centimètre. Me boucher les oreilles pour ne pas entendre le crissement des gonds. Ça fait comme un grincement de dents. Après, il y aura des gloussements, des ricanements. Ou alors un râle, un rugissement, un cri...

J'ai envie de vomir. Ça fait mal.

Plaquer mes mains sur mes oreilles. Devenir sourde... Mes mains... sous la couverture. Peux pas les bouger... Détourner les yeux, alors. Ne pas regarder. Pour ne pas le voir quand il apparaîtra...

Trop tard. Le voilà.

D'abord la tête. Inclinée sur le côté, elle se glisse par l'entrebâillement de la porte. Poilue. Des yeux rouges. Incandescents comme deux morceaux de braise, deux points lumineux qui percent l'obscurité. Il voit mieux dans le noir

PHOBIE

qu'en plein jour. Il sort toujours quand il fait noir ! Des oreilles pointues, velues elles aussi. Un nez aplati, narines dilatées, deux trous d'ombre. Et la bouche. La bouche ! Énorme, fendue sur un horrible rictus, les lèvres bavantes, écumantes. Il veut manger, il a faim.

C'est moi, son repas. Le monstre va me manger, me dévorer toute crue !

Crie ! Crie ! Appelle papa ! Papa est plus fort que le monstre ! Papa fait toujours disparaître le monstre !

Pas de voix. Plus de voix. Coincée dans la gorge où elle fait un gros nœud. Respiration coupée. Vais étouffer.

Il pousse la porte d'un coup d'épaule. Des épaules larges, puissantes, aussi velues que sa tête et le reste de son corps. Mi-homme, mi-animal, c'est une bête, un monstre, un ogre, c'est...

Le croque-mitaine.

Longs bras terminés par des griffes osseuses pour mieux agripper sa proie. Jambes aussi solides que des troncs d'arbre. Pieds fourchus. Et ses dents ! Ses dents ! Longues, pointues, aiguisées comme des couteaux. Pour mordre, cisailer la chair, aspirer le sang. Son haleine, je la sens d'ici. Elle est infecte. Elle pue ! Parce qu'il mange de la chair morte, de la chair pourrie... Il peut sauter, bondir, grimper, se faufiler partout. Y compris sous mon lit.

Papa !

Trop faible. Même pas le début d'un cri. À peine un chuchotement. Est-ce que papa réussira à m'entendre depuis sa chambre ? Le monstre dit que non. Le monstre dit que, de toute façon, même si papa vient, il ouvrira le placard sans le voir, car les monstres ne sont visibles que des enfants comme moi, c'est leur pouvoir magique. Alors, après m'avoir assuré qu'il n'y a

PROLOGUE

rien dans le placard, papa repartira, peut-être même qu'il me grondera pour l'avoir réveillé. Et ensuite, le monstre sera libre d'approcher. Plus près. Toujours plus près !

Non ! Non ! Papa restera dormir dans ma chambre si je pleure. Il reste quand je pleure très fort.

« Ah oui ? Tu crois ça, petite ? C'est vrai qu'hier ton papa est resté près de toi, ainsi qu'avant-hier, et tu as pu te rendormir, rassurée par sa présence, plongeant dans tes rêves d'enfant, de doux rêves de princesse...

Mais ce soir c'est différent, ce soir ton papa n'est plus là. Figure-toi que j'avais tellement faim que j'ai dû le dévorer ! Je l'ai avalé, englouti, aspiré ! Il ne reste plus rien de lui. Je suis repu pour un temps... Mais lorsque j'aurai de nouveau le ventre vide, je reviendrai te chercher. Toi. Tu seras mon dessert, petite princesse ! Oh ! Je ne reviendrai sans doute pas tout de suite. J'attendrai que tu grandisses, que tu mûrisses, que ta chair soit plus juteuse, plus goûteuse, comme celle d'un fruit qui doit arriver à maturation. Pour l'instant, tu es trop maigre. Je reviendrai quand tu ne t'y attendras plus... Chut ! Chut ! Ne pleure pas ! Ça ne sert à rien de pleurer. Qui va t'entendre, maintenant ? Il n'y a plus personne... »

CHAPITRE I

Respire ! Respire ! Ouvre les yeux ! Ce n'est que ce fichu, ce satané cauchemar. Il n'y a pas de monstre dans le placard, il n'y a même pas de placard dans ta chambre, tu le sais bien. Lorsque tu ouvriras les yeux, tu ne seras pas dans l'obscurité, ta lampe de chevet sera allumée comme elle l'est toutes les nuits, et à l'autre bout du couloir tu entendras une voix ensommeillée grommeler : « Anna, ça va ? » Celle de maman, habituée à t'entendre gémir. Une fois que tu auras repris tes esprits, tu lui répondras : « Oui, oui, c'est bon ! Tout va bien ! Rendors-toi ! » Et demain au petit-déjeuner, on n'en parlera même pas. On aura oublié, toutes les deux.

Réveille-toi ! Réveille-toi ! MAINTENANT !

Ça y est. J'ai fini par ouvrir les yeux.

Mais à quel prix ! Comme s'il avait fallu que je décolle mes paupières l'une de l'autre. Comme si j'avais dû émerger d'un gouffre, ou d'un puits dont j'aurais escaladé à mains nues les parois abruptes et glissantes. J'ai l'impression d'avoir

PHOBIE

été immergée sous l'eau et d'avoir nagé, nagé sans respirer pour remonter vers une surface qui s'éloignait au lieu de se rapprocher. J'ai mal partout.

C'est de plus en plus difficile. La prochaine fois, je n'y arriverai pas. Je resterai plongée dans le sommeil. Submergée. Paralysée.

Hé ! Quelque chose ne va pas.

Ce n'est pas comme d'habitude.

D'habitude, je me redresse d'un bond sur mon lit. En nage, tee-shirt (celui qui me sert de chemise de nuit) collé à la peau, cheveux trempés de sueur plaqués sur mon front et mes joues, j'ai du mal à respirer, ma poitrine est oppressée comme avant une crise d'asthme, mais, pour désagréable qu'elle soit, la sensation se dissipe rapidement. Le premier regard porté sur le décor familial de ma chambre me rassure immédiatement. J'avale ensuite un verre d'eau, je m'étends à nouveau et j'attends que ma respiration se calme. Que les images du cauchemar se dissipent. Que la peur passe.

Mais cette nuit, le cauchemar persiste. Il continue, alors que je suis réveillée. Un cauchemar lucide. C'est possible ?

J'ai beau avoir les yeux ouverts, je ne reconnais rien du décor de ma chambre.

Mon regard accroche en premier lieu une ampoule. Nue, pendue à un fil. Tout autour, le noir. Complet. Je cligne des paupières. Plusieurs fois de suite, rapidement, nerveusement, comme si j'avais un tic. Comme si ce simple battement de cils pouvait chasser la vision de cette ampoule sordide, qui n'a pas lieu d'être dans ma chambre. Dans ma chambre, l'éclairage vient de quatre spots, ainsi que de la lampe de chevet, à côté du lit, ou de celle du bureau, au fond de la pièce.

CHAPITRE I

Que se passe-t-il ? Est-ce que le cauchemar est en train, non seulement de se poursuivre, mais de changer, d'évoluer, après être demeuré identique pendant des années ?

La lumière dispensée par l'ampoule est à la fois faible et éblouissante. Je tente de déplacer mon regard. Juste mon regard, car il m'est impossible de me redresser, pas même de lever la tête. Lorsque j'essaie de le faire, j'éprouve une douleur fulgurante dans la nuque, qui se répercute jusqu'en bas du dos. Mes bras et mes jambes eux aussi sont endoloris, courbaturés, comme si je venais de courir un marathon, ou comme si on m'avait rouée de coups.

Une forte odeur d'humidité me saisit, me donne envie de vomir. Ça pue le moisi, la pourriture. Une odeur de chair morte.

Mes yeux parcourent ensuite le plafond. Doucement, la lumière de l'ampoule me fait toujours aussi mal. Je découvre un réseau de tuyauteries, de câbles électriques, parmi lesquels se découpe une planche qui ressemble à une sorte de trappe. Je devine un mur, à ma gauche : un ensemble de parpaings, marqués par endroits de traces de suie et de taches d'humidité. Un autre, à droite. Identique. En face de moi : des barreaux, très serrés, ainsi qu'une porte faite de planches de bois vermoulu qui contrastent avec la serrure, posée au milieu, dont le métal est flambant neuf.

Verrouillée, la serrure. Je vois distinctement le pêne enclenché. Et pas de clé. Je suis enfermée.

Je veux crier. Impossible. Ma gorge est entravée par un énorme nœud, j'ai la sensation que mes cordes vocales ont été coupées.

L'ampoule qui se balance au-dessus de moi n'éclaire pas

PHOBIE

l'espace situé de l'autre côté des barreaux. Je n'y devine, en plissant les yeux pour aiguïser ma vue, qu'un ensemble d'ombres menaçantes.

Je déplace ma main droite, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, je la fais courir sur le sol en agitant mes doigts de mouvements rapides, nerveux, paniqués, comme les pattes d'un insecte pris dans une toile d'araignée. De la terre battue. Je fais de même avec la main gauche : terre battue aussi, ainsi que du sable, de la sciure de bois. Je poursuis mon inspection en aveugle et comprends que je suis couchée sur un vieux matelas, posé à même le sol.

Dans une cave. Aménagée comme une cage.

Où je suis prisonnière.

Ma peur monte encore d'un cran. Je vois ma poitrine se soulever et s'abaisser à un rythme effréné, calé sur les battements affolés de mon cœur. Le cri que je n'arrive toujours pas à pousser m'étouffe, je tremble tellement que je peux quasiment entendre le claquement de mes mâchoires l'une contre l'autre... Oh, mais, c'est quoi, ça ? Cette sensation de chaleur et d'humidité poisseuse, là, dans ma culotte. Je crois que... Je viens de... de faire pipi sur moi ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce qui m'arrive ? !

Rien, il ne m'arrive rien. Je ne suis pas réveillée, c'est tout. Je ne suis pas enfermée dans une cave, je n'ai pas fait pipi sur moi. Je dois attendre. Attendre de pouvoir crier.

Le cri mettra fin au cauchemar.

J'ai beau attendre, non seulement je ne parviens pas à crier, mais je finis par comprendre ce qui se passe. JE NE DORS PAS. Je suis bel et bien réveillée, pleinement consciente. Je ne suis pas en train de faire mon cauchemar récurrent, celui

CHAPITRE I

qui revient systématiquement me hanter avec une régularité d'horloge. Il ne s'est pas non plus modifié, comme je l'ai cru tout d'abord.

C'est pire que cela.

Il s'est réalisé.

Le monstre, la bête, l'ogre... Le croque-mitaine. Après avoir dévoré mon père il y a onze ans, il a mis ses menaces à exécution, il est revenu me chercher ! Je suis enfermée dans sa tanière, dans son antre.

Crier, même si j'y parviens – ce qui n'est toujours pas le cas – ne servira à rien.

Mes paupières sont lourdes. Je sens que je vais me rendormir...

« Les monstres n'existent pas, Anna. »

Combien de fois me l'a-t-on affirmé ? À seize ans, il serait temps que je l'admette. Que je l'admette vraiment, sans faire semblant.

« Ton père n'a pas été dévoré par un ogre ou un croque-mitaine, quel que soit le nom que tu lui donnes, Anna ! C'est toi qui as inventé cette fable quand tu étais petite. Elle était en accord avec ton imaginaire d'enfant. Le départ d'un père est difficile à admettre pour une petite fille de cinq ans. Partir, c'est abandonner, ne plus aimer. Tu n'étais pas en mesure de l'accepter. Mais maintenant tu dois regarder la vérité en face. Ton père est réellement parti. Il avait des problèmes qu'il ne se sentait pas capable d'affronter. Ce sont des choses qui arrivent, Anna, dans beaucoup de familles. »

Les paroles des psychologues que j'ai consultés. Il y en a

PHOBIE

eu plusieurs, paraît-il. Je ne me souviens pas d'eux. À cinq ans, m'a dit ma mère, j'ai suivi une première psychothérapie. J'avais un sommeil agité, je faisais pipi au lit, j'avais du mal à me concentrer en classe. À sept ans, on m'a crue guérie. Mais ce n'était qu'une rémission, car un an après les cauchemars sont apparus. *Le cauchemar.*

Les psychothérapies n'ont servi à rien. Les améliorations successives n'ont pas réglé le problème de fond. J'ai toujours aussi peur du noir. Je suis incapable de dormir ailleurs que chez moi. Jamais je n'ai passé la nuit chez une amie, de crainte de me couvrir de ridicule en demandant qu'on laisse la lumière allumée ou, pire, en mouillant les draps. Jamais je ne suis partie en voyage scolaire, pour les mêmes raisons. C'est tout juste si je supporte l'obscurité d'une salle de cinéma... Quant à mon poids, je le surveille avec un scrupule obsessionnel, et ce n'est pas de l'anorexie, comme on me l'a toujours affirmé. Je veille à ne pas avoir trop de chair sur l'os, pour ne pas régaler le croque-mitaine.

Pourtant...

Pourtant je donnerais n'importe quoi pour être en ce moment même en entretien avec le psychologue que maman a rencontré récemment et qu'elle m'a forcée à voir. Ce n'est d'ailleurs pas un simple psychologue, mais un psychiatre. (Est-ce que ça signifie que je suis folle ?) Comment s'appelle-t-il déjà ?... Docteur Fournier. J'ai été surprise en le voyant la première fois. Petit, maigre, voûté. Si frêle et si vieux que j'avais l'impression qu'il avait du mal à tenir debout et que je pourrais le faire tomber en le poussant du doigt.

Je suis allée au rendez-vous que m'avait pris ma mère – sans mon consentement – avec la ferme intention de ne pas ouvrir

CHAPITRE I

la bouche et de ne pas donner suite. Mais ça ne s'est pas passé comme je l'avais prévu. Il ne m'a pas demandé de m'allonger sur un divan. Il ne m'a pas demandé de lui parler de mes phobies – la nuit, l'obscurité, les placards, tout ce qui me fait peur. Le visage éclairé d'un large sourire, il m'a longuement interrogée sur les jeux vidéo que je préférais. Je lui ai parlé de *The Witcher*, *Divinity : Original Sin* et *Invisible*. Il m'a aussi demandé si je passais beaucoup de temps sur Facebook. Oui, bien sûr, je lui ai dit. J'ai cru que c'était un piège. Mais pas du tout. Alors que les adultes en général – ma mère la première – ne font que critiquer les jeux vidéo, lui, il m'a conseillé de continuer à y jouer, d'y passer autant de temps que j'en avais envie. Même chose pour Facebook. « Ça te détendra », m'a-t-il dit.

Lors du deuxième rendez-vous, j'ai apporté mes jeux préférés, comme il me l'avait demandé, et j'ai joué plusieurs parties devant lui. D'abord seule, ensuite avec deux de ses étudiants qui se trouvaient dans son bureau et qu'il m'avait présentés auparavant. C'était... surprenant. Marrant. Pour le troisième rendez-vous, il m'a demandé d'apporter cette fois deux objets de mon choix et d'inventer une histoire à partir d'eux. Les étudiants étaient de nouveau là, qui m'écoutaient, qui me proposaient des pistes quand j'étais en panne d'inspiration. On aurait dit un exercice d'improvisation dans un cours de théâtre. J'étais décontractée, confiante. Ensuite, Fournier a fait sortir ses étudiants et naturellement, sans que je sache vraiment comment, j'en suis venue à lui raconter mon cauchemar.

Mais je n'ai eu que trois rendez-vous avec lui. Trois, pas plus ! Si seulement j'avais eu le temps d'aller au quatrième ! Peut-être que c'était aujourd'hui, d'ailleurs... Quel jour sommes-nous ? Je n'en sais rien... J'ai la tête qui tourne.

J'ai l'impression par moments d'entendre la voix du docteur

PHOBIE

Fournier, comme s'il était là, près de moi. Il dit de me concentrer, de continuer à lui donner tous les détails de mon cauchemar... Si seulement il pouvait être vraiment là, maintenant, tout de suite, je lui dirais alors qu'il a changé, ce fichu cauchemar, qu'il devient plus menaçant, encore plus terrifiant. Qu'il faut absolument m'aider, trouver le moyen de le faire cesser !

Le sommeil me gagne, de plus en plus... Tant mieux. Tout sera rentré dans l'ordre quand je me réveillerai. Oui, oui, sûrement.

À moins que...

Non ! Tout à coup je me dis que non, il ne faut pas que je dorme. C'est mon corps qui me le fait savoir en premier lieu. Mon corps douloureux, raide, tendu comme un arc. Ce que j'éprouve est aussi étrange que désagréable. J'ai l'impression de chavirer dans le vide. Comme si je me tenais au bord d'un précipice et que l'attraction du vide était plus forte que la peur. J'ai la nausée, mon estomac est noué, les murs tangent autour de moi. Je vais vomir. Ce n'est pas un sommeil ordinaire, c'est... un sort.

Un sort de paralysie que m'a jeté le croque-mitaine !